



Hélène Magnan

# CONTRE TOUTE ATTENTE



Edilivre  
coup de coeur  
collection



« Il ne faut pas avoir peur du bonheur. C'est  
seulement un bon moment à passer. »

Romain Gary, *Au-delà de cette limite  
votre ticket n'est plus valable*, 1975

EXTRAIT



**Première partie**

**Pour du beurre**

EXTRAIT



## I

– Bonjour ! Je suis l'aide soignante. J'ai quelques questions à vous poser pour savoir ce que vous aimez manger.

Encore un peu abasourdie par la dose de morphine dont les effets s'estompent déjà, hélas, Nathalie fait l'effort de reprendre ses esprits. On vient lui demander quels sont ses goûts en matière de nourriture, alors que depuis hier soir et jusqu'à nouvel ordre, on lui a interdit de manger : cet hôpital pratiquerait-il la torture psychologique ? Qu'à cela ne tienne, il faut faire bonne figure et ce d'autant plus que la demoiselle en blouse blanche ne lui est pas inconnue. C'est une ancienne élève et Nathalie n'a mis qu'un instant à replacer ce visage et ce sourire un peu forcé dans un autre cadre : Magali V., gentille, deuxième rang, sourire sans doute déjà forcé à l'époque, discrète et pas franchement douée en expression écrite et orthographe. Aujourd'hui c'est elle qui pose les questions et sans avoir révisé, il va s'agir de ne pas perdre la face.

– Je commence : vous aimez les carottes ?

– Oui.

– Les haricots ?

– Oui.

– Les betteraves ?

Evidemment, elle pourrait gagner du temps et indiquer directement à l'aide soignante qu'elle déteste les oignons et l'ail et qu'elle ne raffole pas des légumes en général. Mais une telle attitude ne serait-elle pas prise pour du mépris par celle qui, aujourd'hui, a le privilège de poser la même question à propos d'une vingtaine de légumes, de quatre ou cinq sortes de viandes et d'une douzaine de desserts et de fruits... Telle une élève appliquée, Nathalie se prête au jeu et répond docilement. Certes elle préférerait ne pas manger de salsifis, de céleris ou de fenouil – elle ne sait même pas trop à quoi ça ressemble – mais plutôt que de répondre « non », elle compte sur la chance : dans une semaine elle sera sortie d'ici ; à raison de deux repas par jour, elle n'aura peut-être pas à goûter à tout l'éventail des préparations de légumes, tous sans doute cuits à l'eau ou à la vapeur avec un mirage d'assaisonnement.

– Le chou ?

– Oui.

– Ah non, je crois que vous n'y avez pas droit, ainsi qu'à la tomate. C'est à cause de la vitamine K.

– Oui, bien sûr.

Bien sûr. Nathalie n'a pas la moindre idée de ce que la vitamine K a à voir avec sa pathologie. Est-ce que sa spontanéité l'a discréditée ? Bon sang, elle aurait dû le savoir, il y a toujours une question piège.

Elle en vient aux fromages. Tandis que l'interrogatoire tire en longueur, survient l'inattendu :

– Est-ce que vous accepteriez de faire don de vos organes ?

Au cours du premier quart de seconde, Nathalie s'interroge : quel rapport avec le reste du questionnaire ? C'est pour déstabiliser le patient que cette question arrive littéralement entre la poire et le fromage ? Deuxième quart de seconde : une stratégie d'évitement ne serait-elle pas salvatrice ? Quelque chose comme : « Le Munster ? Oui. » Troisième quart de seconde : il est donc potentiellement envisageable qu'elle ne ressorte pas de cet hôpital avec tous ses organes ? Peut-être même avec un peu moins de vivacité, de vigueur, de vie quoi ? Ce souci de bien la nourrir, c'est pour récupérer un cadavre sans carences ? Quatrième quart de seconde : il y a urgence, il faut répondre. Gageons qu'une autorisation de la main du patient soit nécessaire le moment venu. A posteriori c'est absurde, puisque si le cas se présente il n'y aura plus moyen de signer quoi que ce soit ... Finalement les questions sur les asperges, même en plein mois d'Août, c'était moins angoissant.

– Oui.

Avec un « i » tenu pendant deux temps : le don d'organe, une évidence !

Nathalie a esquivé la seconde offensive avec brio. Elle le sent, maintenant, aux yeux de Magali V. en blouse blanche, elle est quelqu'un de bien. Après cela, les questions sur les compotes et les ananas, c'est de la gnognotte.

Chacun a tenu son rôle à la perfection. Le questionnaire est dûment rempli. Aucune faute d'expression ou d'orthographe n'a même réussi à

s'immiscer sur le papier : certes, Nathalie n'y est pas pour grand-chose, puisque la demoiselle n'a fait que cocher les cases du QCM. Mais tout de même, cette réussite professionnelle, elle a envie d'en endosser une petite part de responsabilité, de fierté.

Vient le moment de la scène de reconnaissance officielle. Il serait impoli de ne pas manifester auprès de l'ancienne élève le souvenir qu'elle en a. Il faut viser juste, trouver un commentaire qui prouve que le souvenir est précis, sinon l'allusion est plus vexante que gratifiante :

– Je vous ai eue il y a trois ans en classe. Vous étiez avec Marie H. et Benoit T.. Vous travaillez là depuis combien de temps ?

– Depuis quinze jours dans ce service. En fait je suis en stage.

– Ah, très bien.

Très bien. Inespéré, peut-être qu'au regard de la loi une stagiaire n'a pas le droit de disposer des organes des patients et de questionner les malades à ce propos.

– Bonne journée !

Examen réussi ou non, ce soir ce sera diète forcée. Questionnaire ou non, en une semaine, il y aura au menu toutes sortes de tomates en sauce ou en salade et du chou à foison : à la vinaigrette, en gratin, à la vapeur... Yaourt à midi et compote tous les soirs. Nathalie se demande si ses réponses ont été classées secret-défense, si les cuisiniers de l'hôpital sont complices de la vitamine K, si un trafic d'organes n'est pas en train de s'organiser autour d'elle.

## II

8h30. Mathias a commencé son service à 19h, la veille, et devrait déjà être au fond de son lit à cette heure. Oui mais voilà, la relève n'est pas au complet et il ne peut pas laisser tomber l'équipe alors que le couloir et la salle d'attente du service des urgences ne désemplissent pas. Il a tout de même posé une limite : qu'un collègue urgentiste prenne la garde ou non, à 10h il part. Il sera alors encore temps pour lui de s'arrêter au bar-tabac près du parking de l'hôpital, pour boire un café et s'acheter un paquet de cigarettes.

Pour l'instant les boxes 3, 5 et 8 l'attendent pour un premier diagnostic. Même si la nuit a été difficile, il va s'agir de rester vigilant et perspicace encore une heure ou deux.

– Bonjour Madame, qu'est-ce qui vous arrive ?

En fait, il le sait déjà puisqu'il a en main le dossier de la dame en question. Mais c'est sa phrase, celle qu'il emploie quinze, vingt fois par jour pour engager la conversation avec le patient. C'est aussi la phrase que le patient attend : c'est un fait, le malade des urgences est toujours persuadé qu'il lui « arrive » quelque chose ; quelque chose d'exceptionnel, de

gravissime et qui a priorité sur ce qui peut se passer dans tous les autres boxes.

Pendant que la dame réexplique une quatrième fois – une fois à l'accueil, une fois à l'infirmier, une fois à une infirmière qui passait par là – qu'elle s'est entaillé le doigt avec son couteau à légumes, il soulève la compresse et mesure l'étendue de la plaie.

– La coupure n'est pas large, mais un peu profonde. Il vaut mieux que l'on vous fasse deux petits points de suture. Vous êtes vaccinée contre le tétanos ?

– Oui, enfin je crois. Mais dites, ça va être rapide ?

– Pardon ?

– Non, enfin, il y en a à peu près pour combien de temps ?

– Le temps qu'un infirmier soit disponible. Je ne peux pas vous dire.

– Bien, bien, je comprends. Non, c'est juste qu'aujourd'hui j'ai mes petits enfants à manger. Les courgettes, c'était pour eux... Vous comprenez.

Oui, oui, il a bien compris. Ce qu'il ne peut pas lui dire, c'est qu'il s'en fout un peu, qu'il n'a pas bu son café et que les légumes à cette heure, ça ne lui dit rien ; d'ailleurs, si elle aimait ses petits enfants, elle ferait mieux de leur préparer des pâtes.

– Et puis, il y a la messe.

– Le mercredi ?

– Et bien oui, voyons. C'est la fête de Marie aujourd'hui !

– Votre petite fille ?

– Mais non, docteur, la Vierge Marie : c'est le 15 Août aujourd'hui.

Alors ce sera sa fête à lui également : qui dit jour férié, dit café fermé. Et puis c'est bien connu ici, dès que les gens ne travaillent pas, ils trouvent le moyen de se blesser ou d'être malades : pas un médecin en ville, tout le monde aux urgences. Le service ne désemplira pas de la journée et il n'est plus du tout sûr qu'une bonne âme va se dévouer en ce jour saint pour prendre la relève.

– Je vous envoie quelqu'un dès que possible.

Dans le couloir Mathias hèle une infirmière pour lui donner ses instructions, puis jette un coup d'œil en haut des portes et se dirige, comme attiré, vers l'une de celles dont le voyant lumineux clignote. Box 5. Phrase :

– Bonjour Monsieur, qu'est-ce qui vous arrive ?

L'homme est âgé de soixante-dix ans environ. Il est en position demi-assise sur le lit-brancard et a sursauté à l'entrée de Mathias, comme tiré violemment d'une légère somnolence. Ses deux pieds sont déchaussés.

– Ah ! Bonjour. Attendez que je vous montre. J'avais remis les chaussettes, parce qu'il fait pas chaud par chez vous.

Mathias se penche sur le dossier pour chercher lui-même la réponse à sa question, puis s'approche de l'extrémité du lit. Le vieil homme tire sur ses chaussettes. L'exercice réclame d'autant plus de souplesse que le patient l'exécute jambes presque tendues, en essayant d'avancer au maximum ses épaules et son torse au bord du lit. Mathias observe ces contorsions surprenantes sans bien comprendre pourquoi l'homme tient à positionner son nez sous le sien. Peut-être cherche-t-il à savoir si quelques

effluves nauséabonds, échappés des mi-bas en laine marron, peuvent atteindre ses narines ? Aucun doute là-dessus, même cinq pas en arrière l'odeur serait détectable.

– Dites, j'ai pas mes lunettes : vous êtes le docteur ?

L'explication est là. C'est pour essayer de lire le badge agrafé sur la blouse de Mathias que le vieil homme s'est fait contorsionniste.

– Oui monsieur.

– Ah, bien. Non, parce que j'ai vu passer beaucoup de monde, mais finalement vous êtes tous habillés pareil.

– Alors, cette cheville ? Un peu enflée, mais ça n'a pas l'air méchant.

– C'est qu'on sait jamais. J'ai préféré venir. C'est mon voisin qui m'a conduit.

– On va tout de même vous faire passer une radio pour s'assurer qu'il n'y a pas de fracture ou de fêlure.

Le vieil homme a renfilé une chaussette. L'odeur reste intense.

– Comment vous êtes-vous tordu le pied ?

– C'est tout bête. J'étais au jardin. A cette saison, mieux vaut y aller de bonne heure. Je bêchais un peu pour sortir quelques carottes et en reculant j'ai marché sur une courge ; enfin, disons une grosse courgette, quoi.

Un peu hagard, Mathias pense que si « manger cinq fruits et légumes par jour » doit conduire à autant d'accidents, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

D'ici une semaine, le jardinier claudiquant pourra retourner au potager. Certes les haricots auront